

# MARIUS

Revue de presse



Une création théâtrale de la Compagnie Louis  
Brouillard - Joël Pommerat

librement inspiré de la pièce de Marcel Pagnol,  
en collaboration avec Caroline Guiela Nguyen et Jean Ruimi

Pour toute demande de presse,  
merci de vous adresser  
au bureau de presse ZEF

Tél : +33 (0)1 43 73 08 88

[contact@zef-bureau.fr](mailto:contact@zef-bureau.fr)

Isabelle Muraour  
+33 (0)6 18 46 67 37

Clarisse Gourmelon  
+33 (0)6 32 63 60 57



## Sommaire

### Presse écrite

Fabienne Darge Le Monde

Philibert Humm Le Figaro

Armelle Héliot Le Figaro

Anne Diatkine Libération

Isabelle Wesselingh AFP

Christophe Deroubaix L'Humanité

Jean-Luc Porquet Le Canard enchaîné

Olga Bibiloni La Provence

Rémi Simonpietri et Julie Zaoui La Provence

Jacques Nerson Le Nouvel Observateur

Agnès Freschel Zibeline

### Presse web

Éric Demey sceneweb.fr

Nathania Cahen Marcelle

# Le Monde

## LE MONDE / POUR LA PREMIERE FOIS EN FRANCE, SEPT DETENUS ACTEURS D'UNE FICTION TOURNEE EN PRISON

La metteuse en scène Caroline Guiela Nguyen filme un conte fantastique dans la maison centrale d'Arles, joué par sept hommes incarcérés. L'occasion de questionner le rapport au temps en milieu fermé tout en tentant d'en « oublier les murs ».

Par Fabienne Darge, Publié le 3 septembre 2020, [en ligne](#)



La metteuse en scène Caroline Guiela Nguyen fait répéter Nino et Jean Ruimi, à la maison centrale d'Arles (Bouches-du-Rhône), le 17 juillet. JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Le bâtiment bas, ceint de murs de béton d'une couleur indéfinissable, s'étale, presque invisible dans la campagne arlésienne. La prison est une des six maisons centrales de France, destinées à accueillir les détenus condamnés à de longues, voire de très longues, peines et/ou considérés comme ayant peu de chances de réinsertion sociale.

Ce jour-là de juillet, pourtant, la centrale d'Arles (Bouches-du-Rhône) accueille des visiteurs un peu particuliers : une équipe de tournage, avec ses comédiens et ses techniciens, sous la houlette de la jeune metteuse en scène Caroline Guiela Nguyen.

Une fois passé le contrôle à l'entrée, on s'engage dans le labyrinthe de couloirs aux murs repeints en couleurs pastel. Une porte ouverte et refermée après l'autre, on arrive au gymnase de la prison, où a été installé un vrai petit studio de cinéma, et où se déroule une expérience inédite : le tournage d'un film de fiction, dans lequel jouent sept détenus de la centrale.

L'aventure, qui aurait été encore impensable quelques années auparavant, est l'aboutissement du travail au long cours mené par les metteurs en scène de théâtre Joël Pommerat et Caroline Guiela Nguyen, depuis 2013, avec un groupe de détenus. Une troupe qui s'est fédérée sous l'égide de Jean Ruimi, un prisonnier d'une cinquantaine d'années, passionné de théâtre, à l'initiative de toute l'aventure.

Au fil des ans, les ateliers théâtre conduits par Joël Pommerat et Caroline Guiela Nguyen ont mené à la création de plusieurs spectacles, notamment un remarquable *Marius*, adapté par Pommerat de la pièce de Marcel Pagnol, montré, pour quelques représentations semi-publiques, à la prison des Baumettes, à Marseille, en octobre 2019.

### « Je voulais que l'on oublie les murs »

Caroline Guiela Nguyen devait prendre le relais, ensuite, avec un nouveau projet théâtral. Elle a finalement décidé de tourner un film, non pas documentaire, mais bien de pure fiction. Du jamais-vu. « *Tout mon travail est fondé sur la recherche du réel à travers l'imaginaire et la fiction, raconte-t-elle. J'ai toujours pensé que c'est l'imaginaire qui est vraiment politique. Je travaille avec des personnes que l'on voit peu, au cinéma comme au théâtre, mais je ne veux pas le faire par le documentaire. »*

Et puis, elle, la metteuse en scène de théâtre, très en vue depuis le succès de sa pièce *Saïgon* (2017), qui a tourné dans le monde entier, a décidé de passer au cinéma. « *J'ai ressenti un besoin urgent de filmer ces hommes au plus près d'eux, au plus proche de leur souffle quand il est coupé par une émotion nouvelle. J'ai besoin d'être sur leur peau, leurs mains, de les cueillir là où eux-mêmes ne s'attendaient pas à se trouver, de les filmer là où les spectateurs ne s'attendent pas à les trouver. Je voulais que l'on ne se dise surtout pas que l'on est dans une prison. Je voulais que l'on oublie les murs. »*

Avec eux, sept détenus d'âges et de parcours divers, nommés ou surnommés Pascal Chazel, Anthony Coste, Cédric Luste, Nino, Jean Ruimi et Michel W. et Galynette, désormais sorti de la centrale, elle a donc tissé une de ces « *fictions nourries de réel* » dont elle a le secret.

Au fil des ateliers et des improvisations, elle s'est rendu compte que la question du temps était au cœur de la condition des prisonniers. « *Le temps, pour eux, passe de manière très particulière. Il est comme figé, gelé, tandis que, au-dehors, il se déroule sans eux. C'est cela qu'il fallait entendre avant tout. J'ai toujours en tête ce que dit l'[ethnopsychiatre Tobie Nathan](#) sur le fait qu'il faut mettre les personnes qui ont subi un traumatisme à la place d'experts de ce traumatisme, plutôt que de victimes.* »

Caroline Guiela Nguyen a donc imaginé un conte fantastique, qui se déroule en 2060. Quarante ans auparavant, en 2021, une vague énorme a recouvert le monde, faisant disparaître la moitié de l'humanité. En 2060, les disparus reviennent, et ils ont le même âge que quand ils sont partis, alors que les autres ont vieilli. Le film orchestre cette rencontre douloureuse, dans une société du futur qui a engagé une réflexion sur la réparation.

Produit par [Sylvie Pialat, pilier du cinéma d'auteur français](#), il sera le premier volet d'un vaste cycle théâtral européen intitulé « Fraternités », que Caroline Guiela Guyen créera entre le Festival d'Avignon, l'Odéon-Théâtre de l'Europe, à Paris, la Schaubühne de Berlin et le National Theatre de Londres. Intitulé, provisoirement, *Fraternités-contes fantastiques*, le film devrait être bouclé et monté début 2021, pour pouvoir être présenté dans divers festivals.

Pour le personnel de la prison, c'était une tout autre gageure que d'autoriser le tournage d'un film à l'intérieur de l'espace carcéral, par rapport à l'artisanat du théâtre.

Corinne Puglierini, la directrice de l'établissement pénitentiaire, a pourtant décidé de rendre cette aventure possible. « *Un projet cinéma implique des contraintes de sécurité beaucoup plus lourdes, explique-t-elle. Il faut faire entrer beaucoup plus de matériel et de personnes dans la centrale, ce qui multiplie les risques. On ne se serait pas lancé un tel défi sans le vécu que nous avons avec Joël Pommerat et Caroline Guiela Nguyen. Nous nous sommes apprivoisés les uns les autres, une relation de confiance réciproque s'est établie.* »

### « Les multiples effets bénéfiques »

« *Avec le recul que nous avons désormais, nous observons les multiples effets bénéfiques de ce travail théâtral au long cours. Le fait de travailler en groupe, la discipline que demande l'apprentissage des textes, l'habitude prise de lire, de se cultiver, tout cela amène un apaisement, une écoute, une meilleure gestion des émotions. Pour les détenus, ce travail débouche sur une image de soi très revalorisée, par rapport à leur famille comme auprès du personnel. Et c'est très clairement une aide pour la sortie qui, en centrale, est toujours compliquée, puisque les peines se comptent souvent en dizaines d'années.* »

Pour pouvoir tourner dans ce contexte, Caroline Guiela Nguyen a limité son équipe afin de ne pas dépasser dix-huit personnes par journée de tournage, et a dû fournir à la centrale une liste de matériel de plus de

trente pages, allant jusqu'au moindre boulon ou au stylo le plus anodin. Sa scénographe, Alice Duchange, a conçu un décor le plus léger possible, modulable, à base de panneaux de mélaminé pouvant être recouverts de rideaux ou de fresques peintes. Augustin Barbaroux, le chef opérateur, a réduit le matériel au strict nécessaire.

Dans le gymnase chauffé à blanc par le soleil implacable de ce mois de juillet, la réalité de la prison, rapidement, disparaît, pour laisser place à une fiction chargée de réel. L'un des sept détenus participant au projet, Cédric Luste, joue l'un des « *revenus* », qui retrouve la femme qu'il a aimée, quarante ans auparavant. Il refait la prise vingt, trente fois, avec un professionnalisme saisissant : ce jour-là, c'est la comédienne professionnelle lui donnant la réplique, sans doute troublée par le contexte, qui peine à jouer la scène.

L'intensité des émotions et du vécu est impressionnante. « *Le confinement a été particulièrement dur pour nous, en prison, confesse Cédric Luste. Avec ma compagne, on ne s'est pas vus pendant cinq mois. Je charge le personnage que je joue de toutes ces affres, de cette tristesse, de la violence des sentiments qui m'animent.* »

A la fin de la journée de tournage, Cédric Luste irradie, malgré la fatigue, la chaleur, l'interminable répétition des prises. Les murs de la prison semblent avoir été repoussés dans un ailleurs lointain, avant que le réel ne ressurgisse, mais pas de la même façon pour tout le monde. Arrivés à la croisée des chemins, au cœur de la centrale, les membres de l'équipe le regarderont, pensifs, s'avancer seul dans le couloir qui mène aux cellules, tandis qu'eux prendront celui qui mène à l'air libre et à la liberté.

# Le Monde

## LE MONDE / THEATRE : MARIUS S'ÉVADE A LA PRISON DES BAUMETTES

Des détenus jouent la pièce de Marcel Pagnol, revue et mise en scène par Joël Pommerat.

Par Fabienne Darge, Publié le 18 octobre 2019, [en ligne](#)



Michel Chirouse dit Mich du 13 (Marius) et Jean Ruimi (César)  
dans Marius, de Pagnol, revu par Joël Pommerat. CHRISTOPHE LOISEAU

Le portail se dresse, haut, vertical, massif dans son austérité de pierre grège. Il est barré d'une pancarte sur laquelle est écrit : « *Adieu Baumettes, d'une prison à l'autre* ». Ce pourrait être un décor de théâtre, pour une pièce de Jean Genet ou de Maurice Maeterlinck. Mais on est bien dans la réalité : juste devant l'entrée de l'historique prison des Baumettes, à Marseille, célèbre pour son insalubrité et ses

conditions de détention effroyables et empreinte, malgré tout, d'une mythologie du crime non dénuée de fascination.

Fermées depuis juin 2018, les vieilles Baumettes n'enferment aujourd'hui plus de détenus. Ils ont été relogés non loin de là, tandis que les murs de pierre décatis vont être abattus début 2020, pour faire place à de nouveaux locaux modernes mais tout aussi carcéraux. En attendant, les grottes (« baume » ou « baumette », en provençal) à prisonniers se transforment en élément de patrimoine : les Marseillais se pressent, beaucoup trop nombreux pour pouvoir être tous accueillis, afin de visiter les bâtiments, avant leur destruction définitive.

Et, pour quelques jours seulement, jusqu'au samedi 19 octobre, les hauts murs, qui dessinent des circulations rectilignes comme des abstractions, accueillent une pièce de théâtre. *Marius*, d'après Marcel Pagnol, n'est pas un spectacle ordinaire. Il est né du désir de quelques êtres humains de sortir de leurs enfermements respectifs.

D'abord, Jean Ruimi, un détenu de la prison d'Arles, une des six maisons centrales de France, destinées à accueillir les détenus condamnés à de longues peines et/ou considérés comme ayant peu de chances de réinsertion sociale. Ensuite, l'ancienne directrice de cette maison centrale, Christine Charbonnier, aujourd'hui secrétaire générale de la Direction interrégionale des services pénitentiaires Sud-Est-Marseille, convaincue que l'art, et singulièrement le théâtre, peut-être un formidable « *levier de réinsertion et de reconstruction* ». Enfin, deux metteurs en scène de théâtre reconnus et célébrés pour leur travail sur le plan artistique : Joël Pommerat, principalement, et Caroline Guiela Nguyen qui lui a donné un coup de main.

### **Partage d'expériences**

Le résultat va très au-delà des projets socioculturels ordinaires et signe les épousailles, à un niveau rarement atteint dans le domaine du théâtre, de l'art et des préoccupations sociales. Ce n'est pas qu'ici le théâtre descende de son Olympe pour arroser de sa grandeur des êtres frustrés ayant commis des passages à l'acte irréparables. Il s'agit bien plutôt ici de partage d'expériences, qui s'enrichissent les unes des autres.

Joël Pommerat en a eu l'intuition dès le départ, quand Christine Charbonnier l'a appelé en 2014 pour lui proposer l'aventure. L'auteur et metteur en scène, qui cherche, dans son théâtre, le réel au sens de la présence pure, de pur présent, a été un des premiers, dans la période contemporaine, à remettre sur scène de vrais corps et de vrais visages, loin de ceux, idéalisés, de l'industrie culturelle. Il a toujours eu conscience de l'« *appauvrissement que pouvait amener, sur le plan artistique, l'enfermement dans un espace culturel de référence, très difficile à dépasser quand on baigne dans cet univers depuis des années* ».

« *Le fait de travailler avec des gens qui n'ont pas les codes culturels, qui n'ont jamais mis les pieds au théâtre, pour qui l'art n'est pas donné comme un fait établi, offre un énorme enrichissement, à condition de mener un véritable travail artistique, poursuit Joël Pommerat. Je n'ai jamais voulu penser à cette aventure comme à une aventure à vocation sociale. Le social ne se dissocie pas de l'artistique. Je ne suis ni un juge, ni un auxiliaire de l'administration pénitentiaire. On ne peut pas s'en tenir à la présence de "vraies gens", comme on dit, pour obtenir des effets de réel. Il faut l'engagement d'un travail de création, et je travaille avec eux avec les mêmes*

*exigences que pour des comédiens professionnels, sur la faculté à être totalement là, dans le présent de la représentation, dans l'adresse, dans le relâchement et dans la relation à l'autre. »*

## Une vérité saisissante

« *Eux* », c'est le groupe de détenus qui s'est formé autour de Jean Ruimi, qui joue César dans la pièce avec une intensité et une humanité bouleversantes. Cet homme d'une cinquantaine d'années n'avait jamais fait ni même vu de théâtre quand il a commencé à écrire en prison ses propres histoires, et à les faire jouer par ses codétenus. « *J'aime écrire, dit-il, c'est comme une maison que je vois en train de se bâtir, ou une marionnette en train de prendre vie peu à peu.* »

C'est en pensant à lui, notamment, que Joël Pommerat a proposé aux détenus de travailler sur *Marius* (1929), de Pagnol. Un choix qui a de quoi surprendre au premier abord, tant l'auteur marseillais peut sembler confit dans un folklore un peu daté. Mais, bien sûr, Joël Pommerat a adapté la pièce, au fil des longues improvisations menées avec les acteurs, et lui a rendu une acuité et une modernité étonnantes.

L'auteur de *Ça ira (1) Fin de Louis* trouve une vraie « *dimension tchekhovienne* » à cette pièce qui voit le jeune Marius se morfondre dans le petit café-boulangerie de son père, César, malgré l'amour de la belle Fanny. Marius qui se sent prisonnier de sa petite vie étriquée, qui rêve d'ailleurs, de vastes horizons fouettés par les vents marins, loin de la médiocrité qui gagne sou à sou ses modestes plaisirs. L'amour, l'argent, les compromis ou les folies réalisés en son nom, le désir de liberté, le sacrifice, l'importance des choix que l'on fait dans la vie, des valeurs que l'on se donne...

Les acteurs répondent à ces enjeux avec une vérité saisissante, d'où toute artificialité est absente. Des enjeux que Joël Pommerat a voulus « *plus âpres, plus violents* » que dans la pièce originelle. « *Il y a dans Marius une forme de légèreté qu'il m'a semblé nécessaire d'évacuer, explique-t-il. Quand on travaille en prison, on a à cœur de rendre compte d'une forme de violence qui empreint la vie des personnes qui y vivent.* »

## « Un projet fondateur »

Créée et jouée en 2017, de manière confidentielle, à la maison d'arrêt d'Arles, la pièce est aujourd'hui reprise, dans un ancien atelier des Baumettes transformé en théâtre, grâce à un partenariat inédit entre l'administration pénitentiaire, la compagnie Louis Brouillard de Joël Pommerat, et le Théâtre de la Criée à Marseille. Elle se joue devant un public où se mélangent des familles de détenus, des membres du personnel pénitentiaire et des professionnels du secteur, venus scruter l'expérience, ainsi que des spectateurs « normaux ».

« *Pour nous il s'agit d'un projet fondateur, d'une étape décisive* », s'enthousiasme Christine Charbonnier, en dépit des difficultés, administratives et sécuritaires notamment, inhérentes à une telle aventure. L'ex-directrice de la maison centrale d'Arles se défend de voir dans le théâtre « *une recette miracle* ». « *Mais c'est quand même un outil étonnant, dans ce qu'il ouvre chez les détenus dans leur rapport au langage, au corps, dans la gestion de leurs émotions, leur réflexion sur leur passage à l'acte passé...* », complète-t-elle.

Les six détenus-acteurs, Sébastien Ancelot dit Galynette, Pascal Chazel, Michel Chirouse dit Mich du 13, Cédric Luste, Gianluca Namane, Jean Ruimi et M.W., qu'accompagne une seule comédienne professionnelle, Elise

Douyère, qui joue Fanny, ont l'air simplement heureux, en se mêlant au public à l'issue de la représentation. Même si la blessure n'est jamais loin. Quand on demande à Jean Ruimi si le jeu est pour lui une échappatoire, il répond du tac au tac : « *Est-ce que vous me poseriez la même question si je n'étais pas en prison ?* » On l'a déjà posée à d'autres, oui. Tant le jeu est souvent une réponse à de multiples formes d'enfermement.

# LE FIGARO / D'ARLES AUX BAUMETTES, LE THEATRE COMME UNE GRANDE EVASION

**Dirigés par le metteur en scène Joël Pommerat, des détenus de la centrale arlésienne ont joué Marius dans les murs de la prison marseillaise.**

Par Philibert Humm, Publié le 20 octobre 2019, [en ligne](#)

C'est une scène à laquelle on assiste rarement. Une foule en rang d'oignons faisant la queue pour entrer en prison. De mémoire de maton, on n'avait jamais vu ça. Sur la guérite d'entrée des Baumettes, ce samedi, un écriteau affichait même «*Complet*». Le monde à l'envers. Pour le remettre à l'endroit, il faut revenir six ans en arrière. 2013, le détenu longue peine Jean Ruimi, dit «Yeux bleus», fraîchement débarqué à la centrale d'Arles, sollicite un rendez-vous avec la directrice de l'établissement: «*Madame, je voudrais monter une troupe de théâtre*»...

Ruimi n'a alors jamais joué auparavant, ni même assisté à la moindre représentation, mais les autorités, sur sa bonne foi - et ses beaux yeux peut-être -, décident de le suivre. L'homme monte autour de lui une équipe, recrute des membres déterminés, leur assigne un rôle, griffonne une trame, ne laisse rien au hasard. Pour préparer une évasion, on ne s'y serait pas pris autrement. Et il s'agit bel et bien de se faire la belle. Sans hélicoptère ni grappin, légalement cette fois. Malgré les difficultés, l'administration a donc coopéré, soutenu, coproduit pourrait-on dire. Et par l'entremise de Christine Charbonnier, alors directrice de la centrale, le projet de cavale est arrivé jusqu'aux oreilles du metteur en scène [Joël Pommerat](#). Lequel n'a pas été long à se rendre complice.

Voilà déjà le deuxième spectacle qu'il monte avec la troupe. Un investissement au long cours, des années de travail et de répétitions menées à même l'enceinte de la prison, dans 18 mètres carrés, l'équivalent de deux cellules accolées. Pour aboutir à cette première tournée, qui sera probablement la dernière. «*Dans ces conditions, faire tourner le spectacle était inespéré*», admet le metteur en scène. Et pour cause. Deux jours plus tôt, les détenus-comédiens ont été transférés en fourgon carcéral d'Arles à Marseille, de la centrale à la maison d'arrêt. Six cellules leur avaient été réservées dans le quartier des nouveaux arrivants, généralement

le plus salubre. Le soir même, un septième larron toquait aux portes de la prison. Sébastien Ancelot, dit «Galynette» vient d'être libéré conditionnellement. Un bracelet électronique à la cheville, il a quand même tenu à honorer son rôle de Panisse. *«Je ne me voyais pas faire autrement.»*

## Panisse vend des scooters

Cette fidélité en dit long sur l'investissement des détenus et la haute teneur du projet. En l'occurrence une réinterprétation du *Marius* de Pagnol, joué devant les familles, quelque personnel pénitentiaire et une poignée de codétenus. Réinterprétation, parce que Pommerat, comme il en a le secret, a défloklorisé le premier volet de cette trilogie marseillaise. Ancré dans le monde contemporain, son Panisse vend des scooters et des antivols sur le Vieux-Port quand Fanny (la comédienne Élise Douyère, seule professionnelle de la distribution) tient un salon de coiffure. Le Bar de la Marine a beau être devenu une sandwicherie, la mythique partie de cartes n'en perd rien de sa saveur. Lorsque César tente de faire comprendre à ce nigaud d'Escartefigue qu'il serait bien avisé de couper à pique plutôt qu'à cœur. Les comédiens en font juste assez pour ne pas en faire trop. Ils ont le parler marseillais dans la peau, juste sous les tatouages, patoisent, dégoisent, jaspinent mais ne tombent jamais dans la caricature. «*Je veux être libre. Tu entends je n'en peux plus ici, j'étouffe*», la tirade de Marius sonne autrement derrière les hauts murs. On s'émeut, on rit, à en oublier les kilomètres de barbelés, le portique, les verrous fermés à double tour et la dizaine de gardiens à la ronde. S'ils ont des oreilles sous le salpêtre, les murs des Baumettes n'ont pas dû entendre souvent ça.

«*Le théâtre m'a rendu l'horizon*», nous dit Michel à la sortie. Michel, qui joue Escartefigue, en a pris pour trente ans. Plus d'un quart de siècle à l'ombre, dont il a déjà purgé une bonne partie. Le théâtre, il ne connaissait pas. Ou si peu. Comme d'autres, «*pour tuer le temps d'abord*», il a répondu à l'appel de Ruimi, avant de se prendre au jeu. Pommerat lui a servi une goulée de grand air et la perspective d'un avenir: «*Je sais bien que je ne deviendrai jamais une vedette, mais si je m'en sors, je reprendrai les cours, c'est certain. En amateur. Et je ne suis pas le seul.*» À quelques mètres de là, Panisse et Pickoiseau se roulent une sèche. À tous on sert la main. Des mains de braqueur ou d'étrangleur, des mains qui pour certaines ont tué. Que font là ces hommes, et pour quelle affaire sont-ils tombés? Ces questions ne se posent pas. «*C'est là aussi l'enjeu*», reprend Christine Charbonnier, aujourd'hui secrétaire général de la direction interrégionale des services pénitentiaires Sud-Est-Marseille: «*Ne pas réduire ces hommes à l'acte qu'ils ont commis.*» La première, elle admet que le projet a dépassé ses espérances. «*Les retombées sont immenses, dans le rapport au langage des détenus, la gestion de leurs émotions, leur cheminement intérieur... En dépit de toutes les difficultés, et elles sont nombreuses, il serait dommage d'en rester là.*»

Dans les semaines, peut-être les mois qui viennent, l'éphémère théâtre des Baumettes sera pourtant déboulonné. À la place seront bâties de nouvelles cellules flambant neuves. Tout ça ne devait pas durer, n'était qu'une éclaircie dans un ciel bouché. De l'autre côté de la Méditerranée, en Italie, l'exemple de Rebibbia pourrait toutefois donner à réfléchir. Prison de haute sécurité parmi les plus importantes du pays, elle est aussi l'une des scènes artistiques les plus courues de Rome. Des détenus, mafiosi repentis et délinquants de toute espèce y reprennent depuis des années Brecht, Shakespeare, Goldoni et cela n'étonne plus personne. L'art est la première forme de liberté. À Rebibbia comme aux Baumettes, c'est bien souvent la seule. «*Ouvrez une école, vous fermerez une prison*», disait Victor Hugo. Inaugurez un théâtre, vous en fermerez deux.

# LE FIGARO / JOËL POMMERAT, DISPONIBILITE CARCERALE

**Avec Caroline Guiela Nguyen, le metteur en scène présente « Marius », une pièce inspirée de Pagnol jouée par des détenus de la maison centrale d'Arles.**

Par Armelle Héliot, Publié le 1 janvier 2018, [en ligne](#)

Mich envoie des baisers, des clins d'œil, Jean Ruimi laisse éclater un franc sourire, Galynette est tout ému. Dans la salle, ce jour - là, il y a sa mère et sa grand - mère, qui est venue de Nice, tout spécialement. Pascal C. demeure sur la réserve, mais on le sent heureux. M. W. a le sérieux d'un vrai pro, S. H. a du mal à rester en place. À leurs côtés, à un bout du rang, Élise Douyère, seule femme de la pièce, et Dominique Tack, deux comédiens professionnels. Tous les autres sont des amateurs. Des détenus de la maison centrale d'Arles.

Il y a plusieurs mois qu'ils ont entrepris ce travail au long cours avec les metteurs en scène Caroline Guiela Nguyen et Joël Pommerat. Un travail qui est le second moment d'une aventure qui a commencé il y a plus de deux ans avec la création, dans cette même maison centrale, de Désordre d'un futur passé. Un conte, une aventure un peu fantastique qui se situait alors dans la prison même, imaginée par l'un des comédiens, Jean Ruimi, qui avait composé un scénario. Une métaphore de l'évasion, avec sa machine à se projeter dans le temps et sa conclusion sombre. Cette année, il y a quelque chose de plus savoureux, apparemment, dans cette transposition de l'univers de Marcel Pagnol. Dans Marius, on retrouve les personnages bien connus de l'écrivain.

Dans les mêmes locaux qu'il y a deux ans, l'atelier de couture - les détenus confectionnent les uniformes du personnel pénitentiaire - a été transformé en une véritable salle de spectacle. Un gradin de 54 places, avec, à l'arrière, les tables de régie, pour la lumière, le son - les comédiens sont équipés de micros - et, face aux spectateurs, le décor d'Éric Soyer, construit spécialement à l'extérieur. On est chez César (Jean Ruimi). Il est le patron d'une boulangerie dans laquelle on sert des cafés et une restauration légère. Marius (Mich), y travaille sans conviction sous le regard d'un habitué, Escartefigue (M. W.). Marius a beau aimer la jolie Fanny (Élise Douyère), il est insatisfait et serait bien tenté de partir au loin, de s'embarquer, comme le lui suggère Pickoiseau (Dominique Tack). La jeune fille tente de le retenir en attisant sa jalousie et en faisant la jolie avec Panisse (Galynette). Ajoutons Monsieur Brun (Pascal C.), le Fada (S. H.) et l'on retrouve un petit monde que l'on connaît bien, dans une version contemporaine.

Caroline Guiela Nguyen, dont on va revoir dès le 10 janvier, aux Ateliers Berthier de l'Odéon, à Paris, le Saïgon qui a bouleversé Avignon l'été dernier, et Joël Pommerat, dont les productions tournent actuellement en France et dans le monde entier, ont consacré beaucoup de temps en 2016 et 2017 à ce travail. Le désir du théâtre est venu des détenus, et de Jean Ruimi, toujours lui, en particulier, dès 2013. Il cosigne d'ailleurs écriture et spectacle. Le texte de Marius est copieux. Les répliques ne sont pas simples. Chacun a dû s'imposer une discipline pour apprendre le texte, l'appivoiser, le jouer avec autant de naturel que possible. Le premier jour, jeudi 28 décembre, le trac était sensible. Depuis, d'autres représentations ont eu lieu, devant les codétenus, les familles, les amis et quelques représentants de l'administration. Mais aujourd'hui, 2 janvier, c'est la ministre de la Culture et de la Communication en personne, Françoise Nyssen, qui sera présente ! Après tout, c'est une Arlésienne d'adoption. Double raison d'être là ! Mais les comédiens tremblent !

Dans cet établissement, ultrasécurisé et récent - il a rouvert, totalement réhabilité, en 2009, car il avait été inondé en 2003 - le théâtre est l'une des activités de soutien à la réinsertion. Cela peut sembler dérisoire : six détenus sur 130 personnes, condamnées à de très longues peines. Mais ceux qui ne veulent pas s'engager dans l'atelier - théâtre sont là, pour une part sensible, les jours de représentation. On a depuis longtemps vu des artistes présenter en prison des spectacles, des concerts, des films. Qu'un véritable travail soit mené dans des conditions professionnelles est beaucoup plus rare. Joël Pommerat, artiste célébrissime, trouve dans cette plongée derrière les hauts murs et les grilles, un lieu de partage particulier. Il s'y ressource loin du charivari de la notoriété. Corinne Puglierini, directrice de l'établissement, dans le droit fil de celle qui la précédait, Christiane Charbonnier, tient beaucoup à cet engagement suivi notamment par Jean - Michel Gremillet, qui a longtemps dirigé la scène nationale de Cavaillon et est très impliqué dans ces actions. C'est un signe encourageant, au - delà des pouvoirs publics (SPIP, direction interrégionale des services pénitentiaires), des mécènes sont présents ainsi que des institutions théâtrales autres que la compagnie de Joël Pommerat. Petite goutte d'eau, grand effet. Retenez, du 26 au 28 janvier le festival de la création en milieu carcéral au Paris - Vilette



# LIBERATION / EN PRISON, POMMERAT BRISE LE QUATRIEME MUR

Par Anne Diatkine, Publié le 4 janvier 2018, [en ligne](#)

Joël Pommerat ne s'est pas levé un matin, en se disant qu'il allait faire du théâtre pendant plusieurs années à la maison centrale d'Arles, un type de prison réservé aux très longues peines et aux détenus jugés particulièrement dangereux. Mais de fait, cela fait trois ans maintenant que l'auteur et metteur en scène y consacre une bonne partie de son temps, cette année une dizaine de jours par mois, et parfois le mois entier, quand les représentations approchent. Caroline Guiela Nguyen, dont le prochain spectacle, Saigon, est présenté à Paris à partir du 12 janvier, poursuivra l'aventure en compagnie de ces détenus avec une création à la clé, fin 2019, c'est décidé. Et les prisonniers eux-mêmes n'auraient jamais imaginé constituer quelque chose qui ressemble à une troupe, c'est-à-dire avec un noyau permanent sur un temps long, sous l'égide de l'un d'entre eux, Jean Ruimi, reconnu par ses collègues comme le «*leader*», celui qui insuffle l'énergie, et le dur désir de durer, si difficile à maintenir vaillant quand la peine gangrène un quart de siècle, et parfois plus.

## Qualité de jeu

Les 28 et 29 décembre, puis le 2 janvier, six détenus et deux comédiens professionnels, un homme et une femme, venus en renfort, ont donc présenté Marius d'après Marcel Pagnol, réécrit et mis en scène par Joël Pommerat, avec la collaboration de Caroline Guiela Nguyen et Jean Ruimi, incarcéré. Cinq représentations devant trente-cinq personnes, dont les codétenus, la famille des acteurs, mais aussi des journalistes, des directeurs de scènes nationales ayant participé au financement et même, le dernier soir, une invitée exceptionnelle : la ministre de la Culture, Françoise Nyssen. La spécificité du spectacle n'est cependant pas à chercher du côté du public - après tout, Christiane Taubira, alors garde des Sceaux, s'était elle aussi déplacée quand des détenus incarcérés à la maison d'arrêt de Fleury-Mérogis avaient fait une lecture au Théâtre de l'Odéon en 2015 - mais bien dans les effets produits. Car pendant la représentation, on a d'abord cherché qui pouvait être, parmi les huit comédiens sur scène, l'acteur professionnel inclus dans la distribution.

Puis on a oublié de le chercher, emporté par la relation entre César, le père, et Marius, le fils (Mich), qui s'affrontent doucement dans une boulangerie-salon de thé moribonde, à Marseille, qui compte de rares clients, dont Panisse (formidable Galynette). Et le soleil que pourrait être Fanny (Elise Douyère, la seconde professionnelle du casting), si Marius se décidait à reconnaître ses sentiments amoureux et à ne pas être happé par une envie de voyage et de liberté, par la crainte, aussi, d'être quoi qu'il fasse, décevant. Il y a donc un plateau avec un décor, et nous, les spectateurs, sur des gradins, dans une salle - un atelier de confection qui, ainsi aménagé, pourrait bien être un théâtre lambda. De nouveau, au moment des saluts, on s'est surpris à tenter de repérer l'intrus, et émettre des hypothèses.

Ça n'a l'air de rien, mais l'impossibilité de discerner l'acteur professionnel du reste de la distribution masculine est éloquente. Elle dit notamment la qualité de jeu de l'ensemble de la troupe, qui a acquis cette souplesse, ce «parlé vrai» sans ostentation par lequel l'émotion fait effraction, et que recherche souvent Pommerat dans son travail avec les comédiens. Et aussi la possibilité pour le spectateur de ne pas se laisser obnubiler par l'enfermement et ses contraintes - on aurait pu se centrer sur les surveillants, équipés de talkies-walkies et prêts à réagir. Au lieu de cela, ce sont plutôt les références [à d'autres spectacles de Pommerat - la Réunification des deux Corées notamment](#) - qui sont venus à l'esprit. Autrement dit, au lieu de penser réinsertion et effets thérapeutiques, c'est bien l'objet théâtral qui a provoqué l'attention.

### «Regard extérieur»

Peut-on oublier la prison lorsqu'on regarde un spectacle avec des détenus ? Pas complètement, cependant, car les mots de la pièce renvoient sans cesse au besoin de prendre le large, ce qui nous ramène illico dans les murs. De même, quand César proclame son besoin de «*gagner peu, mais honnêtement*» sa vie, on ne peut faire abstraction du contexte dans lequel la réplique est dite. Peut-on oublier l'incarcération, quand on œuvre en détention ? «*En ce qui me concerne, oui*, dit Joël Pommerat, *même si j'ai bien conscience que les détenus diraient qu'ils n'oublient jamais où ils sont. Je n'ai pas eu le sentiment d'agir foncièrement différemment avec ces acteurs amateurs qu'avec ma compagnie. Je ne suis pas venu ici pour faire de l'occupationnel, ou permettre aux prisonniers de "s'évader" durant les heures de l'atelier. Mais très égoïstement, pour le plaisir de faire du théâtre.*»

Ce besoin est venu de l'intérieur de la prison : un détenu, Jean Ruimi, avait écrit une pièce, faisait des impros «*pour passer le temps*», et cherchait un «*regard extérieur*». Jean-Michel Gremillet, ancien directeur de la scène nationale de Cavaillon, en a alors parlé à Joël Pommerat. Lequel, de son côté, a proposé à Caroline Guiela NGuyen, dont il venait de voir *Elle brûle* à Arles, de le remplacer quand il ne pourrait pas être là. «*Mais s'il n'y avait pas eu un détenu pour jouer le rôle du metteur en scène, en l'occurrence Jean Ruimi, pour motiver le groupe et dont la légitimité soit reconnue par lui, les répétitions auraient été beaucoup trop discontinues.*»

Pour Joël Pommerat, le plus compliqué n'a pas été de faire acquiescer aux détenus ce type de jeu qui lui est cher, à l'inverse de déclamation, et aux antipodes de l'idée que les non-professionnels se font souvent de la théâtralité. Mais plutôt qu'ils acceptent le principe même des répétitions et d'être dirigés. «*Seulement une douzaine d'entre eux, sur les 80 détenus du bâtiment B concernés par le projet, ont eu envie de tenter cet*

*atelier théâtre. Et certains sont partis très vite, car c'est dur de jouer devant les partenaires, de mettre le sensible sur la table, d'accepter que je "corrige" un détail du jeu devant les autres. C'est même insupportable.»*

### «Obligé d'y croire»

Autre problème : la masse de travail, surprenante pour qui n'a pas l'expérience d'une production théâtrale, et le mot même de répétition, dans des enceintes où l'enjeu est de survivre à la folie du jour sans fin. Les metteurs en scène, tout en insistant sur leur reconnaissance à l'égard de la directrice de la maison centrale d'Arles, Mme Puglierini, relatent les difficultés propres à la prison, les semaines de négociation pour faire entrer ne serait-ce qu'un projecteur, et l'exiguïté du lieu de répétition, qui a cependant la vertu de provoquer une intimité rare. Joël Pommerat : *«C'est très bête, mais l'absence de portables, l'impossibilité de s'éparpiller pendant les pauses, provoquent beaucoup plus de moments furtifs en tête-à-tête, où la parole est vraie. Il y a beaucoup moins d'échappatoire à la relation.»* Caroline NGuyen, elle, insiste sur le paradoxe des répétitions qui mènent à un futur désirable, dans un lieu où le problème est d'échapper à la répétition du même, jour après jour. *«J'ai vu des gens complètement éteints, et dont la motivation naissait. Quand on dit : "On imagine qu'on est dans une boulangerie", l'hypothèse n'a pas du tout le même sens avec des acteurs qui peuvent entrer chez un marchand de pain. En prison, on est vraiment obligé d'y croire, et quand le décor arrive la veille des représentations, cette figuration de l'extérieur est incroyablement puissante.»*

Si Joël Pommerat a écrit les rôles sur mesure pour des acteurs qui n'avaient aucune expérience du jeu ni même du théâtre, il ne s'est cependant pas occupé des raisons de la détention. Caroline Nguyen : *«Je savais juste qu'aucun n'était petit trafiquant.»* Et Joël Pommerat d'ajouter : *«Je m'étais préparé à l'idée du choc potentiel. Aujourd'hui, je dirais que ce qui les a amenés en maison centrale ne me regarde pas. C'est un peu comme la vie privée des acteurs dans ma compagnie Louis Brouillard, je ne la connais pas forcément.»*

Pourtant, tant d'investissement, tant d'heures passées, alors que Joël Pommerat pourrait enseigner n'importe où ailleurs ? *«Les personnes de cette "troupe" ne vont surtout pas se forcer ni s'ennuyer à faire du théâtre, ils ne sont pas là par fascination pour un mode de vie supposée. La prison ne fait que retirer l'envie de faire quoi que ce soit. Beaucoup d'entre eux n'ont pas eu la curiosité de venir car ils n'arrivent pas à faire autre chose que dormir la journée. Mais à l'inverse, dès qu'ils sont en lien avec leur appétit de découvrir, il est gigantesque. Pour moi, c'est très nourrissant que de travailler avec cette ouverture.»*

Il y a un autre élément, ajoute Pommerat. Le metteur en scène, dont le prestige est reconnu à l'international, est arrivé ici lavé de toute image sociale, de toute réputation artistique auprès des détenus. *«Et il m'ont fait un don très précieux. Ils m'ont renvoyé l'idée que j'étais important pour eux. Je me suis senti reconnu pour moi-même, et j'en avais besoin à ce moment-là de ma vie. Je me suis senti utile, ils m'ont renvoyé un sentiment de gratitude comme jamais.»* La dernière représentation était la meilleure, dit Joël Pommerat. *«Je savais qu'on allait trouver le spectacle en le jouant devant un public.»* La dernière ? Un rendez-vous est déjà pris, mi-janvier, pour continuer le travail.



# AFP / QUAND LE THEATRE OFFRE "L'INIMAGINABLE" A DES DETENUS

Par Isabelle WESSELINGH, Publié le 18 octobre 2019

Jamais Gianluca n'aurait pensé jouer un jour dans un spectacle de théâtre hors des murs de sa prison pour longues peines d'Arles. Mais cette semaine, "l'inimaginable" s'est produit, donnant au détenu "une grande fierté" et la mesure du travail accompli sur lui-même.

"Bravo! Bravo!": des salves d'applaudissement claquent. Sur scène, Gianluca Namane, 25 ans, sourit, ses yeux noirs presque incroyables, aux côtés de ses partenaires de théâtre et codétenus: "C'est que du bonheur ce soir!".

Fruit d'une collaboration entamée il y a cinq ans avec Joël Pommerat, un des auteurs et metteurs en scène les plus créatifs du théâtre français, une poignée de détenus de la maison centrale d'Arles a monté une adaptation de "Marius" de Marcel Pagnol.

D'abord joué entre les murs de cet établissement pénitentiaire très sécurisé, le spectacle est présenté pour la première fois cette semaine à Marseille pour six représentations accueillant environ 80 spectateurs: du grand public, des familles de détenus mais aussi des professionnels du théâtre et membres de l'administration pénitentiaire. La scène nationale de La Criée a soutenu l'aventure.

Certes, la pièce se joue dans un ancien atelier de travail de l'historique prison des Baumettes, les comédiens dorment en cellule, les gardiens, même s'ils se font discrets, sont bien présents et les spectateurs soumis à de strictes procédures de sécurité, mais Gianluca et ses partenaires de jeu se sentent "en tournée".

"C'est très très fort pour nous de jouer pour la première fois dans un autre endroit que la maison centrale", explique Jean Ruimi, pilier de la troupe.

Bien vite, grâce aux décors, au texte, aux comédiens, le théâtre estompe la prison.

Nous voilà dans la boulangerie-salon de thé de César (joué par Jean Ruimi) à Marseille. Les pains voisinent avec une fresque murale d'un coucher de soleil sur fond de palmiers, symbole des attermoissements de Marius, le fils de César, tiraillé entre l'envie de rester au bercail pour Fanny, son amour d'enfance, et le désir de partir sur les mers du monde.

"Je ne veux plus de ma vie ici, je veux être libre!", lance Marius (Michel Chirouse dit Mich du 13).

### - "Transformer un homme" -

Joël Pommerat ou ses assistants travaillent quelques jours par mois avec les détenus dans la prison. Puis ces derniers répètent de longues heures au quotidien.

Le projet est né en 2013, quand Jean Ruimi a voulu monter une pièce autour d'un texte qu'il écrivait en prison. Avec le soutien de l'administration pénitentiaire, Joël Pommerat est venu.

"Il y a aujourd'hui une troupe, installée dans la maison centrale d'Arles, qui a appris à travailler et a acquis un vrai savoir-faire. Il y a des parcours d'interprètes épatants", a souligné le metteur en scène jeudi.

Sa compagnie Louis Brouillard fourmille d'idées pour l'avenir. "On rêve de tourner dans des théâtres", confie Anne de Amézaga, co-directrice.

En Italie ou en Roumanie, des détenus ont pu jouer sur des scènes nationales, sous surveillance, lors de festivals ou de tournées.

Pour Christine Charbonnier, ancienne directrice de la maison centrale d'Arles qui travaille aujourd'hui à la Direction interrégionale des services pénitentiaires à Marseille, cette expérience théâtrale a "une série de micro-impacts positifs".

Comme en cette soirée où détenus, responsables pénitentiaires et spectateurs échangent de manière informelle après la pièce, oubliant grillages et surveillance pourtant bien là. Jean Ruimi parle avec plaisir à Thierry Alves qui fut le directeur à la prison des Baumettes où il était enfermé il y a des années.

"La détention et la répression ne sont pas les seuls moyens pour transformer un homme", rappelle Mme Charbonnier qui croit en la nécessité de transformer le temps carcéral en "temps utile" pour préparer l'après et empêcher la récidive.

Grâce au théâtre, des détenus subissant des hallucinations ont pu arrêter les traitements médicamenteux. Mais surtout, ils apprennent à contrôler émotion et impulsivité "qui souvent conduisent à l'acte violent", dit-elle.

"J'ai appris à gérer mes émotions. J'ai appris à mieux m'exprimer. Avant, j'aurais pas su répondre à vos questions", lance Gianluca, "ça m'apprend à être plus sociable".

# l'Humanité

## L'HUMANITE / AUX BAUMETTES, LA GRANDE EVASION AVEC MARIUS

**Dans la célèbre prison marseillaise, des détenus ont revisité, avec le concours du metteur en scène Joël Pommerat, la pièce de Marcel Pagnol.**

Par Christophe Deroubaix, Publié le 21 Octobre 2019, [en ligne](#)

« Ces putains de moustiques, ils m'ont piqué. Ils piquent, hein, cette année ? Vous ne trouvez pas qu'ils piquent ? » Escartefigue finit par comprendre le message et abat un pique qui permet à César de couper et d'empêcher Panisse et monsieur Brun de réaliser leur capot annoncé. La scène est célébriissime et elle fonctionne toujours auprès du public. Mais n'est-il pas plutôt question de cœur que de pique ? Dans la version originale, oui. Pas dans celle qui a été adaptée et jouée la semaine dernière. « Quand on s'est lancés dans Marius, on s'est dit qu'on allait faire une version 2018-2019. On ne se compare pas aux maîtres que sont Pagnol et Raimu », explique Jean Ruimi, qui incarne César. Mais ce n'est pas la seule particularité de ce Marius : la pièce s'est jouée dans l'enceinte de la prison des Baumettes et la majorité des comédiens étaient des détenus.

### **Pourquoi ne pas envisager des représentations hors les murs ?**

L'histoire a commencé en 2013, lorsque Jean Ruimi arrive, en provenance des Baumettes justement, à la maison centrale d'Arles, réservée aux condamnés à de longues peines. Il a commencé à écrire un texte et demande à la direction de pouvoir créer un atelier théâtre. La directrice, Christine Charbonnier, et le directeur du service pénitentiaire d'insertion, Éric Lamboley, avaient justement comme objectif de mettre l'art et la culture au cœur du projet d'établissement. Après quelques mois de travail, Jean Ruimi souhaite pouvoir bénéficier d'une aide dans son projet. C'est ainsi que Joël Pommerat, l'auteur et metteur en scène qui se décrit comme un « écrivain de spectacle », débarque. La première concrétisation du travail commun se nomme Désordre d'un futur passé. Plusieurs représentations sont jouées fin 2015 à la maison centrale d'Arles. Puis, vient l'idée de piocher dans le répertoire de Pagnol. Le spectacle Marius est créé en décembre 2017 et janvier 2018, dans les mêmes murs de la prison d'Arles. Et, puisque à l'impossible nul n'est tenu, pourquoi ne pas envisager de faire des représentations hors les murs ? Les autorités jouent le jeu et délivrent toutes les autorisations nécessaires.

Voilà comment, par un après-midi de mi-octobre, quelques dizaines de personnes formaient une file

d'attente devant la grande porte guère avenante des anciennes Baumettes. Cette partie a été fermée il y a près de deux ans et les détenus transférés vers les Baumettes 2. Les conditions y étaient notoirement indignes et l'ensemble des bâtiments va être jeté à terre en 2020. Mais avant, on y aura fait du théâtre, comme pour tourner une page d'histoire de cette prison qui tient une place particulière dans l'imaginaire collectif, local et national, depuis sa construction dans les années 1930. Elle relève à la fois d'une sorte de folklore (« Tu vas finir aux Baumettes ») et du livre noir de la peine de mort (trois des dernières exécutions d'État y prirent place : Ali Ben Yanès en 1973, Christian Ranucci en 1976 et Hamida Djandoubi en 1977).

Pour accueillir les représentations de ce Marius pas comme les autres, un ancien atelier a été transformé en salle de spectacle. Le tube disco de Sheila – Spacer – fait office des trois coups. La lumière s'impose dévoilant le décor : le bar de la Marine a été remplacé par la boulangerie Mi Do Ré. Les trois baguettes sont à 2 euros, des canettes de soda se serrent dans une cave réfrigérée.

Marius (Michel Chirouse, dit Mich du 13) trompe son ennui, les écouteurs de son téléphone portable vissés dans les oreilles. Escartefigue (M.W.) commande un café : il ne pilote pas le ferry-boat mais tient un magasin d'oiseaux. Panisse (Sébastien Ancelot, dit Galynette) arrive en plus important vendeur de scooters de la ville. Fanny (Élise Douyère) travaille dans le salon de coiffure de sa mère. Paul Brun (Pascal Chazel) demeure un douanier originaire de Lyon. Le ton des acteurs – plus tendu, plus âpre – sonne contemporain. Des « actualisations » font écho à des évolutions de la société. Exemple : à Marius qui ne déclare pas son amour pour Fanny, son père lance : « Oh, tu es homosexuel ? » Sans reprendre haleine, pour ne pas méprendre son rejeton, il ajoute : « Je n'ai pas de problème mais dis-le moi d'abord, que je ne l'apprenne pas par les autres. »

### **Le théâtre comme un « révélateur » personnel**

Le texte garde sa force, décuplée par l'authenticité des acteurs. Le public, composé des familles des comédiens, des personnels pénitentiaires d'Arles et de Marseille, des représentants des tutelles et de quelques invités, salue par de très longs applaudissements la performance. Joël Pommerat vient ensuite dire quelques mots : « Ce spectacle a demandé un an et demi de travail. C'est exceptionnel de monter une telle pièce dans une prison de haute sécurité. Encore plus exceptionnel de partir en tournée. C'est quelque chose qui ne doit pas s'arrêter. Je suis fier du travail fourni, du niveau et de la qualité de la performance. » Puis, comme saisi d'un doute : « Je ne sais pas si ça sert à quelque chose. Peut-être que ça ne sert à rien. » Une désapprobation mesurée mais chorale monte du public qui, autour d'un verre, pourra ensuite rencontrer les acteurs. Quatre des sept « pionniers » de la pièce sont présents. Galynette, libéré depuis, a tenu à en être, quitte à franchir de nouveau les portes d'une prison. Mich du 13 évoque le théâtre comme un « révélateur » personnel, tandis que Jean Ruimi insiste : « Ce ne sont pas des détenus que vous êtes venus voir aujourd'hui, ce sont des comédiens. »

# Le Canard enchaîné

## LE CANARD ENCHAÎNÉ / MARIUS

Par Jean-Luc Porquet, Publié le 3 janvier 2018

Prenez "Marius", la fameuse pièce de Marcel Pagnol, et mettez-la en prison. C'est ce qu'a fait Joël Pommerat, assisté par Caroline Guiela Nguyen. Un an et demi de répétitions intensives (plusieurs jours par mois) avec une demie-douzaine de détenus, à la maison centrale d'Arles. Des impros à partir desquelles le metteur en scène a écrit un nouveau texte, plus brut de décoffrage, plus tendu.

Ce nouveau "Marius" a été joué la semaine dernière, à quatre reprises, dans l'atelier de couture de la prison en présence de prisonniers, d'invités, de gardiens. Le résultat ? Désarçonnant... Pommerat a tiré des acteurs, tous amateurs (excepté Elise Douyère, comédienne de sa troupe, qui joue Fanny), d'étonnants accents de vérité. Ils jouent juste, en puissance. Mais on est loin de son univers habituel. Et loin de Pagnol. Des rires, certes, par exemple quand le fameux "tu me fends le coeur" est remplacé par : "*Je ne sais pas ce qu'ils ont cette année, mais ils piquent, les moustiques, non ?*" Mais ni bonhomie ni légèreté habillant la tragédie - et, pourtant, certains acteurs sont marseillais !

Résultat : on est saisi. C'est brutal. Il y a de la testostérone dans l'air. Marius à Panisse, qui convoite sa bien-aimée Fanny : "*Casse-moi en deux, je te pète en mille morceaux !*" Le destin du jeune homme, qui sacrifie Fanny à son rêve d'évasion, prend ici une terrible force. Ainsi l'appel du grand large est plus fort que l'amour...

Lors du débat avec le public, le détenu Jean Ruimi, qui joue César et se trouve à l'initiative de cette aventure, dit avoir fait cette belle découverte : sur scène, on peut se glisser dans la peau d'un autre, jusqu'à devenir cet autre. Enfin une évasion réalisée avec la complicité de l'administration pénitentiaire !

**La Provence**

# LA PROVENCE / MARSEILLE : DES DETENUS REVISITENT PAGNOL AUX BAUMETTES

Un spectacle unique mis en scène par Joël Pommerat

Par Olga BIBILONI, Publié le 17 octobre 2019, [en ligne](#)



Après Arles, "Marius", d'après Marcel Pagnol, est joué aux Baumettes. PHOTO CHRISTOPHE LOISEAU

Aux personnages de Marcel Pagnol, ils ont apporté beaucoup d'eux-mêmes. Une nervosité très contemporaine, des accents qui varient, des phrasés particuliers et une tension qui rend vibrant le face-à-face

entre ce père et ce fils qui se déchirent, et incandescente l'histoire d'amour qui s'effiloche sous nos yeux. Pour cette pièce, *Marius*, jouée par des détenus de la Maison Centrale d'Arles, le metteur en scène Joël Pommerat a travaillé sur l'invisible, la fluidité, la vérité.

Et hier, dans un ancien atelier des Baumettes historiques transformé en salle de spectacles, cette sincérité a rendu le spectacle bouleversant. Dans le public, les familles des personnes détenues, des personnels pénitentiaires d'Arles et de Marseille, des représentants des tutelles, quelques invités.

Lorsque la musique hypnotique du *Spacer* de Sheila retentit, on découvre le décor : un bar boulangerie un peu défraîchi dans lequel se débattent dans leurs sentiments contradictoires et volcaniques, César (Jean Ruimi), Marius (Michel Chirouse dit Mich du 13), Panisse (Sébastien Ancelot dit Galynette), Paul Brun (Pascal Chazel), un client (Gianluca Namane), Fanny (Elise Douyère), Pickouiseau (Cédric Luste), Escartefigues (M.W.). Si on est loin d'un jeu classique, pour ne pas dire stéréotypé, on est vite emporté par un élan étrange qui tient parfois du miracle et rend ce travail épatant.

### **"Le fruit d'une aventure qui a commencé il y a presque cinq ans"**

La pièce, qui traite des choix que l'on fait pour orienter sa vie, résonne là d'une façon toute singulière. *"C'est le fruit d'une aventure qui a commencé il y a presque cinq ans*, explique le metteur en scène. *Il y a eu un travail d'improvisation pendant lequel on est parti librement à l'aventure. À partir de ce matériau et des séances de travail qui ont duré plusieurs mois, on s'est mis à écrire en se demandant comment retrouver la vérité. L'idée est de rester fidèle à l'ossature narrative, en gardant cette fraîcheur et en développant un travail sur les émotions*". Joël Pommerat l'admet, il y a eu aussi des rencontres entre un rôle et une personnalité, *"ce qui se passe là est formidable"*. C'est le cas pour Marius, César, Panisse notamment, la décontraction de ce dernier restant un sujet d'étonnement.

Autre intérêt de la démarche soutenue par La Criée, rien n'a fait baisser le niveau d'exigence de Joël Pommerat : *"Il faut être patient mais ce n'est que comme ça que c'est intéressant même si je ne veux pas écarter la notion de divertissement. Tous ont été réceptifs à cette exigence, il y a même eu une demande de leur part..."* Pour l'administration pénitentiaire et les services qu'elle anime, cette synergie des bonnes volontés est encourageante. Pour les acteurs, l'expérience est précieuse. *"C'est galvanisant d'entendre les applaudissements"*, dira Mich du 13 pour qui le théâtre agit comme un *"révélateur"* : *"Dehors, je n'y avais jamais eu accès."* Idem pour Galynette qui a bâti son projet de réinsertion autour de la pratique d'acteur. Pour Jean Ruimi, le théâtre, *"par sa puissance aide à s'exprimer, à réfléchir"*. Lui rêve d'un autre projet qui combinerait présence des détenus et des surveillants, une piste pour l'avenir.

**La Provence**

# LA PROVENCE / ARLES : LES DETENUS SUR SCENE DEVANT LA MINISTRE

**Joël Pommerat a dirigé plusieurs détenus de la Centrale dans Marius,  
sous les yeux de Françoise Nyssen**

Par Rémi SIMONPIETRI et Julie ZAOUI, Publié le 4 janvier 2018, [en ligne](#)

*"Je veux être libre. Tu entends je n'en peux plus ici, j'étouffe"*. La tirade de Marius, alias Mich, souhaitant quitter Marseille pour partir vers d'autres horizons, résonne autrement au sein de cet atypique théâtre. Entouré de grilles, de gardiens et de portes closes. Mais de cet oppressant monde carcéral, on oublie tout dès le début de la représentation. Dans cette adaptation du célèbre Marius, de Pagnol, huit comédiens sont sur scène. Et quand bien même six détenus composent cette troupe, difficile par moments de savoir qui est qui. Quand César, à savoir Jean Ruimi s'emporte face à Panisse, interprété par Galynette, les rires du public se font entendre comme dans un "vrai théâtre". Lorsque Escartefigue (M.W.) et Mr Brun (Pascal C) prennent part à la célèbre partie de cartes, le résultat est le même. Cette fois, ce n'est pas le coeur qui est fendu, mais ce sont les *"moustiques qui piquent cette année"*, dans cette version revisitée par le célèbre metteur en scène Joël Pommerat en collaboration avec Caroline Guiela Nguyen et Jean Ruimi.

## **Devant Françoise Nyssen et Pierre Dartout**

Ce qui aurait pu être à la base une pièce mêlant Meliès et Pinocchio, s'est finalement transformé en un Marius ancré dans le monde contemporain. Un Marius où Panisse, accro à son téléphone, est le propriétaire de plusieurs magasins de scooters sur le Vieux Port et où Fanny est coiffeuse. Le Bar de la Marine est, quant à lui, transformé en une boulangerie-salon de thé. Là encore, le décor est des plus réalistes et n'a rien à envier aux pièces professionnelles. Le tout interprété par des acteurs qui ignoraient pourtant tout du monde du sixième art avant d'entrer en prison. *"Vous savez moi je viens d'un milieu où on parle football, le théâtre ne faisait pas partie de ma classe. C'était inimaginable pour moi d'en faire un jour dans ma vie"*, témoigne Mich, dont les lèvres *"brûlaient d'envie"* de s'exprimer devant son public du jour, composé notamment de la Ministre de la Culture, Françoise Nyssen, du préfet de région Pierre Dartout, des magistrats du tribunal de Tarascon, du

mairie d'Arles Hervé Schiavetti, de la députée Monica Michel... En bref un parterre de personnalités à en faire trembler plus d'un au moment d'entrer sur scène. *"On a travaillé à peu près un an et demi sur cette pièce, reprend Joël Pommerat. Auparavant, nous avons déjà collaboré avec la plupart de ces détenus sur une pièce qui laissait plus de place à l'improvisation. Mais avec Marius, nous sommes dans une véritable écriture au mot près, nous en sommes arrivés à quelque chose d'extrêmement précis. Aujourd'hui ils connaissent tous les codes et les méthodes de travail qui leur permettraient de travailler dans une troupe pro"*.

De la Centrale d'Arles aux planches les plus prestigieuses de France, il n'y aurait donc qu'un pas ? Mich en est persuadé. *"Aujourd'hui je suis en prison, certes, mais on sort tous un jour ou l'autre. Et à titre personnel, j'ai trouvé ma voie. Je remercie d'ailleurs toutes les personnes qui nous ont permis de faire du théâtre et qui nous ont aidés, car ils m'ont fait aimer la scène et aujourd'hui, je suis fier de pratiquer cet art"*.

*"Le théâtre, ça me permet d'exister"*, reprend Galynette. Des témoignages qui viendront appuyer la demande de Jean Ruimi, directement adressée à la ministre de la Culture : *"Que le théâtre s'invite dans toutes les prisons, c'est le meilleur outil pour une réinsertion réussie"*.

### **"La sensation sur un plateau, il n'y a rien de mieux"**

Jean Ruimi -dit Jeannot- tient une place toute particulière dans cette aventure. Il en est l'instigateur. Initialement incarcéré aux Baumettes, à Marseille, c'est là-bas qu'il a pris goût au théâtre. Arrivé à la Centrale d'Arles, en 2013, il a fait part de son envie de créer des ateliers de théâtre. Une initiative que la direction a immédiatement soutenue.

*"Sincèrement, je n'aurais jamais imaginé faire du théâtre dans ma vie. Au début, je leur ai dit : 'Mais vous êtes fous'. Et puis j'ai commencé à écrire et ça m'a pris aux tripes. Aujourd'hui je n'en dors plus. Je me mets dans mon lit et je vois des scénarios. La sensation qu'on a sur un plateau, il n'y a rien de mieux. Il n'y a pas mieux pour la réinsertion que le théâtre. Certains ici ne parlaient pas, ne s'adressaient même pas la parole... Quand on voit ce qu'ils sont capables de faire maintenant. Et en plus, sur scène vous voyez seulement 6 détenus, mais c'est toute la Centrale qui nous a soutenus."*

### **Depuis 2013**

Ce projet a pu voir le jour, en 2013, grâce au soutien de l'administration pénitentiaire ainsi que du personnel de la Maison centrale d'Arles. Il est accompagné bénévolement, à raison de plusieurs jours par mois, par les metteurs en scène Joël Pommerat et Caroline Guiela N'Guyen depuis 2014. Le Spip 13 et le théâtre d'Arles se sont également impliqués dans sa réalisation. Une première pièce "Désordre d'un futur passé", avait été présentée en 2015. Concernant Marius, quatre représentations ont été proposées en fin d'année, notamment pour les familles mais aussi les co-détenus. *"Ils sont les meilleurs ambassadeurs de la culture. Le théâtre est porteur de vie et d'humanité, c'est donc également le meilleur moyen de lutter contre le terrorisme, par exemple. Ce type d'atelier permet de rendre la journée des détenus plus utile et plus dense"*, a commenté la ministre de la Culture Françoise Nyssen.



# L'OB

## LE NOUVEL OBSERVATEUR / À LA PRISON DES BAUMETTES, LES DETENUS FONT LEUR THEATRE

**Après Olivier Py et Alexis Michalik, Joël Pommerat, auteur-metteur en scène majeur, vient aussi de diriger des détenus. Ils ont joué « Marius », de Marcel Pagnol. Reportage à la prison marseillaise des Baumettes**

Par Jacques Nerson, Publié le 14 décembre 2019, [en ligne](#)

Après un long trajet, le centre pénitentiaire de Marseille plus connu sous le nom de prison des Baumettes étant excentré, le taxi nous dépose devant l'entrée. Une porte métallique monumentale à deux vantaux, de couleur verte et de style Art déco, comme les bas-reliefs incrustés dans les remparts de pierre. Ils représentent les sept péchés capitaux... Cette entrée nous est familière : le cinéma l'a montrée si souvent ! Étrange implantation de ce pénitencier au milieu de villas où, durant l'été, les cigales craquent dans les pins. La mer est à deux pas. On ne la voit pas, mais ça sent encore les vacances. Des vacances que les pensionnaires des Baumettes trouvent sans doute longues. Un équipement technique haut de gamme.

C'est dans cette prison qu'est présentée une adaptation de « Marius », de Marcel Pagnol, par Joël Pommerat, montée en collaboration avec Caroline Guiela Nguyen (metteur en scène de « Saïgon ») et Jean Ruimi, qui a fondé l'atelier théâtre de la Maison centrale d'Arles où il est détenu. À l'exception de Fanny, jouée par Elise Douyère, actrice professionnelle, les rôles sont tenus par des taulards. Joël Pommerat et Jean Ruimi (Cesar) a la prison des Baumettes. Marseille octobre 2019 Ils ont déjà donné quelques représentations en décembre 2017 et janvier 2018. En ce mois d'octobre 2019, ils en donnent huit. Chaque fois devant un public restreint : 70 personnes maximum. Leur famille, des membres de l'administration pénitentiaire, une poignée de journalistes. Sans compter les gardiens, debout sur les côtés.

On nous demande de déposer notre pièce d'identité au guichet d'une guérite, à droite de la porte. On passe sous un portique détecteur d'armes, dépose les téléphones à la consigne. À la sortie du sas, on se retrouve dans une cour goudronnée, face aux bureaux de la direction, à présent désaffectés car promis à la démolition comme toute la partie historique des Baumettes, à l'exclusion du mur d'enceinte. Maintenant nous suivons sous bonne escorte le parcours indiqué au sol par une bande de peinture bleue et entrons dans un ancien

atelier où, en échange d'un maigre salaire, les prisonniers assemblaient naguère des chasses d'eau. Une petite salle de théâtre a été aménagée. Soixante-dix chaises en gradins. On n'a pas lésiné sur l'équipement technique : projecteurs en pagaille, console de régie, micros HF pour les acteurs. Décor ultraréaliste, figolé jusqu'au moindre détail. Le café de César-Raimu s'est adapté à notre époque, il s'est transformé en boulangerie sandwicherie. Rien n'y manque. Ni les baguettes dans les panetières, ni les casse-croûte dans le comptoir vitrine réfrigéré, ni les bonbons dans les bocaux. Pourtant la boutique de César périclité. Il voudrait que son fils Marius prenne la relève mais ce garnement n'a le cœur à rien, pas même à flirter avec la jolie Fanny. S'il se mariait avec elle, César se retirerait du commerce, mais Marius n'a jamais voulu passer son CAP de boulanger. Son rêve, qu'il n'a osé confier ni à son père ni à Fanny, c'est de gagner le large, s'enrôler comme matelot, élargir son horizon. S'échapper de cette... prison.

### **Le bracelet électronique de Panisse**

Jean Ruimi, à l'origine du projet, n'a pas fixé au hasard son choix sur la pièce de Pagnol. Le spectacle fait forte impression. Pas seulement à nous, les critiques du « Monde » et du « Figaro » aussi ont été bouleversés. Aurions-nous été aussi émus si « Marius » avait été joué par de simples amateurs ? Difficile de ne pas tenir compte du contexte. Ces détenus condamnés à de longues peines ne sont pas des enfants de chœur. Pourquoi en sont-ils arrivés là ? L'administration pénitentiaire exige de ne pas mentionner les motifs d'incarcération. De toute manière, on ne se voyait pas leur poser la question pendant le pot de fin de représentation : chips, cacahuètes, sodas. On parle de leur travail. Ils en sont fiers et il y a de quoi. Michel Chirouse (Marius), prison des Baumettes. Marseille octobre 2019 Joël Pommerat, avec qui il est prévu de dîner, me demande de patienter. Aussitôt que la récréation sera finie, les détenus devront reprendre la route vers la Maison centrale d'Arles. Nous disposons de la carte « simple visite », eux ont encore des années à tirer en cellule. Sauf celui qui joue Panisse : ce colosse aux énormes battoirs vient d'être libéré, nanti d'un bracelet électronique. Il est revenu pour ne pas planter les copains. Et parce qu'il prend plaisir à incarner le maître voilier de Pagnol, ici reconverti dans la vente de scooters. On se fait au revoir de la main de chaque côté du grillage. Les détenus feignent de croire que c'est nous, les prisonniers, et eux les hommes libres. On récupère nos téléphones, nos cartes d'identité. « *Les portes du pénitencier/Bientôt vont se refermer* », comme chantait Johnny Hallyday, qui dut attendre l'arrivée de Robert Badinter au ministère de la Justice pour avoir le droit d'interpréter sa chanson à la maison d'arrêt de Fleury-Mérogis.

### **« Travailler avec des prisonniers force à se renouveler »**

Pommerat, qui habite Marseille depuis plusieurs années, propose de partager un plat de spaghettis chez lui. Comment et quand son travail avec des prisonniers a-t-il commencé ? « *En 2014, un ami, Jean-Michel Gremillet, alors directeur de la Scène nationale de Cavaillon, me dit qu'un détenu de la Maison Centrale d'Arles, Jean Ruimi, veut monter une pièce qu'il a écrite, mais aimerait recevoir des conseils. J'avais à ce moment-là plusieurs projets en cours, j'étais fatigué. Dans un premier temps, je refuse. Mais quand Jean-Michel me raconte le sujet de la pièce (des prisonniers qui, pour s'évader, mettent au point une machine à se projeter dans le futur et qui, celle-ci ayant dysfonctionné, se retrouvent coincés dans un camp de concentration pendant la Seconde Guerre mondiale), j'ai eu envie de rencontrer l'auteur.* » Il enchaîne : « *Au bout de deux heures de conversation, j'étais tenté par une expérience théâtrale différente de ce que j'avais fait jusqu'alors.*

*Qui pouvait me sortir de la routine qui commençait à s'installer. Le monde de la détention m'était inconnu, comme à 99 % de la population. Au milieu de l'année 2015, j'étais censé créer "Ça ira (1) Fin de Louis", mais j'ai quand même essayé de préserver deux, trois jours par mois pour venir travailler avec ces détenus. Au bout d'un moment, voyant les échéances se rapprocher, j'ai contacté Caroline Nguyen, que j'ai rencontrée à Arles justement, et dont j'apprécie l'approche du théâtre. Je lui ai proposé de prendre le relais quand je serais accaparé par "Ça ira". Et ça a donné "Désordre dans le futur passé", coécrit et comis en scène par Jean Ruimi, Caroline et moi. Notre collaboration avec Caroline n'a pas cessé depuis. Elle a participé à "Marius". Elle est même engagée sur un projet de long métrage avec cette équipe-là. »* Ce que Pommerat a tiré de cette expérience ? *« Disons que, de l'intérieur, je vois mieux ce qu'il faudrait éviter : que la prison soit seulement un lieu de punition et de vengeance sociale. »* Il affirme : *« Puisqu'il s'agit de protéger la société d'individus dangereux, mieux vaudrait s'employer à traiter leur dangerosité. Il ne faut pas qu'ils sortent de détention un peu plus cassés, un peu plus fous qu'à l'entrée. »* À la base, ces détenus ne sont pas des acteurs. Sont-ils difficiles à diriger ? *« Le rapport qui s'installe ne ressemble pas à celui qu'on a avec des professionnels. On n'a pas les mêmes codes ni les mêmes références. La plupart des détenus d'Arles n'avaient aucune expérience du théâtre, ni comme acteurs ni comme spectateurs. Nous, gens de théâtre et spectateurs de théâtre, vivons en circuit fermé, dans l'entre-soi. Travailler avec des prisonniers force à se renouveler. »*

#### **« Les vécus des détenus enrichissent ma création »**

Un projet comme « Marius » n'était pas finançable par la seule administration pénitentiaire. Elle n'a pu apporter que 15 000 euros sur les 120 000 qu'il a coûtés. C'est donc la compagnie de Pommerat qui a pris en charge l'essentiel de la production, en mettant à contribution la région Provence - Alpes-Côte d'azur et deux mécènes, la fondation d'entreprise Hermès et la fondation E.C. Art Pomaret. Quand on interroge Pommerat sur la grave dépression qu'il a traversée, il n'évade pas la question. D'autant plus que c'est à ce moment précis qu'il a découvert la prison. *« Je ne me suis pas dit que j'allais y aller pour me soigner mais ça m'a aidé. Entouré de gens en souffrance, je m'y suis senti à l'abri. »*

Que vont devenir ses comédiens une fois libérés ? *« Je pense engager Jean Ruimi dans notre compagnie. Théoriquement, il pourrait bénéficier d'un aménagement de peine dans quelques jours. Nous voudrions reprendre certains spectacles avec ceux des acteurs qui seront sortis entre-temps, plus quelques acteurs professionnels, faire de nouvelles créations, monter dans différentes prisons des ateliers dans lesquels Jean et moi interviendrions en binômes. »* Qu'est-ce qui le pousse à agir ? La compassion ? La charité ? *« Pas du tout. Les imaginaires, les corps, les vécus des détenus enrichissent ma création. Et puis - ce n'est pas politiquement correct de dire ça dans le cadre d'un travail en milieu pénitentiaire qui implique une certaine distance - j'ai de l'amitié pour certains. Je reçois beaucoup d'affection en retour du travail fourni. Ça me fait du bien. Ça m'en a fait plus encore quand j'étais fragilisé. La charité ? Certainement pas. D'ailleurs les détenus se vexeraient s'ils me sentaient dans ce rapport "surplombant". Non, on s'apporte mutuellement. Bien sûr, j'ai le beau rôle, je suis celui qui pourrait ne pas venir, celui qu'on remercie. Ils n'ont pas le choix, moi je l'ai. »*



# ZIBELINE / LA NECESSITE DE L'ART

Par Agnès Freschel, Publié le 31 octobre 2019

La présence de l'art en milieu carcéral, et singulièrement de la photographie, de l'écriture et du cinéma, permet aux détenus privés de liberté de se reconstruire. Si la question de la détention et de ses difficultés apparaît souvent directement lorsqu'ils s'expriment, celle de la culpabilité et du rapport à l'autre transparaît aussi, en particulier quand il est question de jouer, de représenter, au cinéma et au théâtre.

Les ateliers de théâtre ont depuis longtemps fait leur entrée en milieu carcéral et Isabelle Gorce, Présidente du Tribunal de Grande Instance de Marseille, parlait de « miracle » pour désigner les changements que peut opérer la rencontre avec l'art pour des criminels. La parole, le fait de travailler collectivement, de se dire plus ou moins directement « *offre sans conteste un cadre utile à la réinsertion* ». L'obstacle à la massification de la pratique artistique en prison reste idéologique: « *la prison est perçue, et souhaitée, comme un lieu de souffrance* ». Comment, dans une société conçue pour Surveiller et punir, pourrait-on concevoir que l'art, qui libère, a sa place en prison ?

« *L'art se mérite-t-il ?* » Christine Charbonnier interroge judicieusement notre rapport à l'expérience artistique, toujours vécue comme un privilège, parce qu'elle nous élève. Les détenus doivent-ils, à ce titre, en être privés, « *comme on punit un enfant turbulent de la récréation qui lui est d'autant plus nécessaire ?* ». Elle rappelle cette expérience extraordinaire menée à la Maison Centrale d'Arles, celle des très longues peines, où le travail mené depuis 2015 avec Joël Pommerat bouleverse profondément détenus, artistes et personnel pénitentiaire.

Le travail se poursuit, se généralise. Celui de François Cervantes avec Prison Possession, celui de la Criée aux Baumettes, qui du 16 au 19 octobre a fait venir les détenus d'Arles pour jouer Marius, celle d'Olivier Py au Centre Pénitentiaire du Pontet, auquel il a donné une audience nationale en le faisant entrer en Festival.

Chacune de ces expériences est bouleversante. Pour les détenus d'abord: ainsi un « longue peine » au CV effrayant déclarait, après avoir joué, qu'il venait d'avoir « *la peur de sa vie* »; un autre qu'il avait « *enfin trouvé ses mots* ». Quant aux artistes, ils éprouvent en prison l'impact tangible de leur travail, et font la

démonstration que la société française s'est aussi construite sur la fraternité : pour qu'un homme, criminel ou délinquant, puisse changer, il faut certes le surveiller, peut-être même le punir, mais surtout lui laisser l'espace de se reconstruire.



# SCENEWEB / AVEC MARIUS, JOËL POMMERAT PIQUE AU CŒUR

**Dans son intense actualité, Joël Pommerat, metteur en scène phare de la scène française, sort Marius de la prison d'Arles. Une formidable adaptation de la pièce de Pagnol mêlant anciens détenus et comédiens de métier que le metteur en scène éclaire de son intelligence textuelle et scénique.**

Par **Éric Demey**, Publié le 10 mars 2024, [en ligne](#)



photo d'Agathe Pommerat

« Quand vous serez dehors, on reprendra le spectacle ». C'est la promesse faite il y a 5 ans par Joël Pommerat à Michel Galera, Ange Melenyk et Jean Ruimi alors détenus à la prison d'Arles où *Marius* a été créé. Depuis 2014, le metteur en scène mène des ateliers dans cette Centrale du Sud de la France et, après une présentation entre les murs, qui est aussi passée par les Baumettes de Marseille, voilà qu'arrivé au bout des peines, *Marius*, inspiré de la fameuse pièce de Marcel Pagnol, commence son voyage en liberté. Artiste associé à la Scène Nationale de la Coursive, Joël Pommerat présente donc à La Rochelle une traversée d'un monument patrimonial de la culture française (et méridionale), dont la célébrité doit beaucoup à sa version cinématographique d'entre deux guerres, ainsi bien sûr qu'à sa légendaire partie de cartes et ses « Tu me fends le coeur ». Comme à son habitude, Pommerat y met sa pâte, dans un travail de réécriture mené à coup d'improvisations et dans une direction d'acteurs qui part de la nature de ses interprètes. Comme dans *Amours*, où l'on découvrait déjà Jean Ruimi et Redwane Rajel, le résultat est bluffant. Le théâtre en sort immensément grandi. Dans la prison des Baumettes rénovée, on construit maintenant une structure destinée à recevoir ateliers et représentations.

Hors de question de regarder ce spectacle uniquement comme une création sortie de prison mais impossible pour autant d'évacuer cette dimension. Sur scène, on voit des acteurs dont la nature est tout sauf contrefaite, à l'image de leur accent du Sud, des gaillards cassés, empêchés, qui campent des personnages ordinaires aux allures de figures tragiques enfermées en elles-mêmes par le poids de leur passé. En *Marius*, fils de César tiraillé entre son amour pour Fanny et son désir d'ailleurs, Michel Galera est emmuré dans le silence et ses

traumas secrets. César, Jean Ruimi, qui l'aime de cet amour dévorant qu'ont les parents pour leurs enfants, le reclut dans son sillage à son corps défendant. Troisième grande figure de la trilogie pagnolesque, la seule femme, Fanny, interprétée par Elise Douyère, navigue entre le féminin sacrificiel du patriarcat ordinaire et la sublimation par le renoncement au moment de laisser partir en mer celui qu'elle aime. Dans cette version de 1h15 du premier des trois épisodes, le pittoresque marseillais cohabite donc avec des personnages à la belle profondeur tragique ballottés par la Fortune dont Redwane Rajel, découvert par Olivier Py, se fait le messenger noir, drôle, droit et inflexible comme le destin.

Enracinée dans la nature de ses interprètes, la théâtralité mise en place par Pommerat trouve donc d'inédits équilibres. Entre la matière brute de ses comédiens, la direction d'un metteur en scène qui fait parler les corps et les attentes impensées du public, Marius donne la preuve s'il en était besoin que le théâtre n'est pas qu'un lieu d'artifice, de technique et de virtuosité, mais qu'il s'approfondit, devient d'autant plus émouvant qu'il donne corps et voix aux vécus dont il se nourrit. Au drame de Pagnol revisité et épuré, ce Marius confère une résonance à la fois contemporaine et intemporelle, où la place des femmes et l'importance accordée à la réussite sociale et financière s'imposent en arrière-plan de la noueuse question des formes, parfois noires, de l'amour. L'humour y affleure sans cesse, via ces vacheries échangées entre amis du quartier, agrémentées de la finesse d'écriture de Pommerat et du passage obligé de la fameuse partie de cartes que le metteur en scène bascule du cœur au pique. Dans une scénographie de café boulangerie au naturalisme cinématographique (qui nous rappelle le Saïgon de Caroline Guiela Nguyen, également engagée dans les ateliers de la Centrale d'Arles avec sa compagnie), Pommerat joue très peu de ses habituels noirs concoctés par Eric Soyer, son créateur lumières, mais installe à la place une histoire en deux épisodes, toute en continuité, toute en simplicité linéaire rythmée par la sonnerie des entrées et sorties du magasin, réaffirmant que son talent est bien celui d'un théâtre autre et bouleversant, à chaque fois renouvelé, parce qu'il s'articule de très près à ceux avec qui il se crée.

Marcelle

# MARCELLE / DES DETENUS S'EVADENT AVEC MARIUS

**C'est toujours bizarre d'entrer aux Baumettes. Même dans le bâtiment historique vidé de ses occupants et voué à la destruction. Même pour assister à une représentation de théâtre. Mais voilà, justement, ce n'est pas n'importe quelle pièce, ni n'importe quelle compagnie. Des détenus de la Maison centrale d'Arles y jouent Marius, la pièce de Pagnol. Car la culture aussi sert la réinsertion.**

Par Nathania Cahen, Publié le 24 octobre 2019, [en ligne](#)

Tout le monde ne sait pas ce qu'est une « maison centrale » : une prison réservée aux personnes jugées et condamnées à de longues peines, contrairement aux maisons d'arrêt qui accueillent les prévenus. Celle d'Arles compte 130 détenus. Parmi eux, Jean Ruimi, leader charismatique, doyen et comédien phare de cette troupe de théâtre particulière. Je discute avec son épouse dans l'une des files d'attente qui émaillent l'accès à l'ancien atelier des Baumettes où la pièce va se jouer. Elle me raconte que non, il ne faisait pas de théâtre avant mais que pour lui c'est « *une aventure inespérée, qui a débouché sur de belles rencontres, qui lui donne comme un sentiment de liberté* ». Elle a déjà eu l'occasion de voir la pièce à Arles, où elle a été jouée une première fois fin 2017. Dans ce théâtre provisoire de 80 places ont pris place des proches des détenus-comédiens, des personnels pénitentiaires parfois venus en famille, des représentants des tutelles et structures impliquées dans le projet, ou, comme ma jeune voisine, quelques abonnés du théâtre de La Criée, associé à ce projet.

## **Marius, version Pommerat-Ruimi**

Quelques libertés ont été prises avec la pièce historique de Pagnol pour la transposer dans un Marseille plus contemporain mais toujours populaire. Le téléphone portable y est de mise. Panisse ne tient plus une voilerie mais vend des scooters. Fanny a délaissé ses coquillages pour la coiffure. Et le bar de la Marine s'est adjoint une boulangerie. Jusqu'à la célèbre réplique « tu me fends le cœur » devenue (de mémoire) « les moustiques piquent beaucoup cette année ». Mais le propos et les questions centrales n'ont pas changé : qu'est-ce que réussir sa vie ? Comment concilier l'amour (d'un père, d'une femme) avec ses aspirations personnelles ? Faut-il brider tout désir de fuite ?

« Avec l'idée d'en faire quelque chose de grave, une sorte de tragédie moderne sur l'intime, qui parle à

*beaucoup de milieux sociaux et professionnels, pas seulement aux Marseillais et aux commerçants* », indique Joël Pommerat, metteur en scène en vogue, qui signe l'adaptation et la mise en scène.

Sur scène, à part Fanny interprétée par une comédienne professionnelle, tous les rôles sont endossés par des détenus âgés de 27 à 63 ans. On ne s'ennuie pas un instant, la mise en scène est sous coupe réglée, les acteurs sont à leur affaire et leurs familles, émues. On en oublie un temps la singularité de cette drôle de compagnie que nous rappellent assez vite et crûment la présence de fourgonnettes grillagées et les policiers portant gilets pare-balles.

## La genèse

En 2013, Jean Ruimi est transféré des Baumettes, où il a découvert le théâtre, à la centrale d'Arles. Son envie de créer un atelier théâtre trouve un écho auprès de la directrice Christine Charbonnier (aujourd'hui secrétaire générale de la Direction Régionale des Services Pénitentiaires sud-est, toujours très impliquée) qui, justement, avait inscrit l'art et la culture dans le projet de l'établissement. Ruimi démarre seul un projet d'écriture mais ressent bientôt le besoin d'être accompagné. Contacté par le jeu de réseaux, le metteur en scène parisien Joël Pommerat rejoint le projet, dont trois pièces sont déjà issues. *« Il y a eu des évidences, j'ai très vite senti qu'il y avait quelque chose pour moi, à un moment où j'avais envie d'aborder le théâtre différemment »*. Le spectacle auquel j'assiste a demandé un an et demi de travail à tous ceux qui se sont investis dans sa réalisation.

## La possibilité d'un rêve

*« C'est un projet de réinsertion »*, m'explique Jean Ruimi, dans le temps imparti aux détenus pour une collation avec le public. *« Avant j'étais dans le commerce, ironise-t-il. J'ai tourné une page. Maintenant c'est le théâtre, le théâtre, le théâtre »*. Alias Pickoiseau dans la pièce, Cédric Luste, 35 ans, lui entame même un processus universitaire inédit, premier détenu de l'hexagone inscrit en licence des arts de la scène, à Aix-Marseille université. Quant à Sébastien Ancelot, alias Panisse, en liberté conditionnelle depuis deux mois et demi avec bracelet de cheville : *« Je ne cache pas que ça fait tout drôle de revenir. Surtout aux Baumettes où j'ai séjourné. Mais je compte bien continuer avec la troupe, même si je suis dehors »*. Je m'étonne que sur les programmes les noms figurent en toutes lettres, à une exception. Une invitation à découvrir l'envers du décor ? *« Je pense que le rôle de la prison est de préparer à la sortie en permettant à la personne condamnée d'évoluer durant la détention ; d'être, au moment de la libération, un peu différente de la personne qu'elle était au moment de l'acte criminel ou délictuel, argumente Christine Charbonnier. En fonction de l'histoire de la personne, de sa personnalité, de son potentiel et de ses difficultés mais aussi de la nature de l'acte commis, l'administration pénitentiaire doit proposer un parcours d'exécution de peine individualisé »*.

Le Dr Christine-Dominique Bataillard, depuis 7 ans psychiatre à la maison centrale d'Arles, évoque un lieu de privation de liberté avec très peu de choses à y faire alors que certains sont là pour plusieurs dizaines d'années. *« Cela retentit sur le psychisme et peut se traduire par des symptômes comme des hallucinations, des angoisses, des difficultés de concentration... »* Or ceux qui ont intégré le groupe de théâtre n'ont plus besoin de traitement pendant les phases où ils préparent un spectacle car *« ils acquièrent alors la capacité de*

*se décaler par rapport à leurs souffrances* ». La psychiatre espère que cette aventure ne restera pas « une expérience isolée, une vitrine ». Qu'elle sera banalisée.